

2

GEORGES PILLEMENT

~

PEDRO
DE LUNA

LE DERNIER PAPE
D'AVIGNON

~



HACHETTE

GEORGES JOUENNET

PEDRO
DUMÉNIL ACTEUR

PEDRO
DE LUNA

345

16° H
862

HACHETTE

DL. 8 7 1955 8885

DU MÊME AUTEUR :

- DÉFENSE ET ILLUSTRATION D'AVIGNON (Grasset).
L'ESPAGNE INCONNUE (Grasset).
LA FRANCE INCONNUE, SUD-EST (Grasset).
DESTRUCTION DE PARIS (Grasset).
VALENCIA ENTRE DEUX RÊVES (Grasset).
LA VRAIE GEORGINA ET L'AUTRE (Grasset).
LA SCULPTURE BAROQUE ESPAGNOLE (Albin Michel).
LA SUISSE ARCHITECTURALE (Albin Michel).
ANTHOLOGIE DU THÉÂTRE FRANÇAIS CONTEMPORAIN
(Le Bélier).
ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE AMOUREUSE (Le Bélier).
LES HOTELS DU MARAIS (La Nef de Paris).
LES HOTELS DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN
(Bellenand).
LES HOTELS DE L'ÎLE SAINT-LOUIS, DE LA CITÉ, DE
L'UNIVERSITÉ ET DU LUXEMBOURG (Bellenand).
LES HOTELS D'AUTEUIL AU PALAIS-ROYAL (Bellenand).
LES HOTELS DES BOULEVARDS A CHARONNE (Belle-
nand).
LES CATHÉDRALES D'ESPAGNE (Bellenand).
PALAIS ET CHATEAUX ARABES D'ANDALOUSIE (Belle-
nand).

GEORGES PILLEMENT

PEDRO DE LUNA

*LE DERNIER PAPE
D'AVIGNON*

HACHETTE

GEORGES PILLEMENT

PEDRO DE LUNA

LE DERNIER BARB
D'ANNONON



HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1955.

PEDRO DE LUNA

DERNIER PAPE D'AVIGNON

CHAPITRE PREMIER

L'OPINIATRE PEDRO DE LUNA

SA TRAGIQUE DESTINÉE. — SA NAISSANCE. — SA JEUNESSE.

PEDRO DE LUNA est le dernier pape d'Avignon, celui que l'histoire qualifie le plus souvent d'antipape, le Benoît XIII du Grand Schisme d'Occident. On l'a surnommé le « pape de la mer » parce qu'il prétendit, à quatre-vingts ans, reconquérir l'Italie à la tête de ses galères. C'est une des grandes figures de la fin du Moyen Age.

Au milieu d'hommes faibles, versatiles, il incarne la fidélité à un principe. Il est, il en est persuadé, le seul vrai pape, le seul possible, et tous ses contemporains auraient dû l'être aussi. Mais trente ans de luttes stériles avaient lassé les bonnes volontés, et, à part une poignée d'intransigeants, chacun ne désirait plus qu'une chose : la fin du schisme à tout prix.

Quoi qu'il en soit, l'Aragonais, têtu, était sûr de son droit qu'il saura démontrer, à quatre-vingt-dix ans, devant l'empereur Sigismond et toute une assemblée. Il n'abdiquera pas. Il ira s'enfermer dans son île-forteresse de Peñíscola. Il n'aura plus auprès de lui alors que de rares fidèles et quelques montagnards du comté d'Armagnac, mais il continuera d'avoir confiance en Dieu qui ne peut l'abandonner.

Un revirement se produira un jour ou l'autre dans les esprits. Le seul pape, c'est lui. Celui du concile de Constance ne peut être qu'un antipape. Et Pedro en mourant exigera des cardinaux, qu'il vient de nommer lui-même, qu'ils lui élisent un successeur.

Maintenant encore, plus de cinq siècles après la mort de Benoît XIII, il y a toujours de par le monde des fidèles qui nient le pape de Rome et croient en Pedro de Luna.

*
**

Pedro de Luna illustre la société féodale. Le schisme en a ébranlé tous les principes, l'autorité suprême, celle du pape, est mise en question. Bientôt une assemblée de clercs, de docteurs entendra se substituer à elle. Ce sont déjà les prémices de la démocratie. Les esprits forts de l'université de Paris, qui ont voulu imposer leur loi à Pedro de Luna, ont engendré, sans le prévoir, Jean Hus, Luther et Calvin. Car cette université nourrissait la prétention de mettre les conciles au-dessus des papes, de remplacer l'autorité de l'élu de Dieu par celle d'une assemblée ; dangereux précédents, souvent les assemblées ecclésiastiques, en effet, n'ont pas été mieux inspirées que les assemblées parlementaires.

Pedro de Luna reste exclu de la liste officielle des souverains pontifes, on lui reproche cette obstination que nous admirons. Seuls font exception des Espagnols qui voient en lui une de leurs gloires nationales et qui, de Blasco Ibañez à Augusto Casas, rendent un juste hommage à sa haute conscience.

*
**

Qui était ce Pedro de Luna, que Grégoire XI avait fait cardinal de Santa Maria in Cosmedin le 20 décembre 1375 ?

Il appartenait à une des familles nobles les plus puissantes

d'Aragon, alliée à la maison royale et à celle de Navarre, ce qui explique, d'une part, que les rois d'Aragon l'aient soutenu presque jusqu'à la fin de sa lutte et, d'autre part, ce caractère opiniâtre qu'il a montré jusqu'à son dernier jour. Les Aragonais ont la réputation d'être les plus têtus des Espagnols, et il appartenait à une famille qui avait donné des preuves de fierté et d'obstination.

Lorsque, en 1136, le roi Ramire le Moine voulut mater ses vasseaux révoltés et qu'il composa la légendaire « cloche de Huesca » — seize êtres de nobles rebelles placées en rond sur le sol avec, au milieu, l'une d'elles qui signifiait le battant —, cinq appartenaient au lignage des Luna.

C'est un Luna, ce Martin Gomez, le meilleur chevalier d'Aragon choisi pour combattre le Cid ; c'est un Luna, le premier archevêque de Saragosse. D'autres Luna seront guerriers ou archevêques, les filles épousent des rois, ou deviennent des héroïnes célèbres. L'une d'elles a provoqué l'antagonisme sanglant des Urrea et des Luna, aussi célèbre en Aragon que celui des Montaigu et des Capulet à Vérone.

Notre Pedro de Luna descendait, par sa mère, du roi maure de Majorque, Saïd-ben-Alhaken, qui, fait prisonnier par le roi Jaime le Conquistador, avait été baptisé. Il avait donc, comme beaucoup d'Espagnols, du sang arabe dans les veines.

Il était né à Illueca, petite ville proche de Calatayud, en 1328. Tandis que son frère aîné était destiné au métier des armes, il devait embrasser la carrière ecclésiastique et il se mit à étudier la grammaire, la rhétorique, la philosophie et le droit. Mais il interrompit ses études pour prendre part à la guerre que menait, contre Pierre le Cruel, Henri de Transtamare, son frère, soutenu par les Aragonais, la France et le pape. La France — car Pierre le Cruel était allié aux Anglais —, le pape — car le roi de Castille était l'ennemi de son légat le cardinal Albornoz. Et Pedro de Luna prit les armes sans doute parce que son frère avait épousé la nièce

du cardinal. Il était au côté d'Henri de Transtamare. Henri fut défait par son frère. Un chroniqueur nous a relaté la chevauchée du prince en déroute : « Quand le roi don Enrique vit que les siens étaient vaincus et se débandaient, il s'éloigna du champ de bataille et s'en revint par le chemin de Najera. Son cheval était bardé de fer et trop épuisé pour le porter, aussi un écuyer de sa maison qui était sur un cheval non caparçonné descendit de sa monture et la donna au roi, celui-ci prit le chemin de Soria pour entrer en Aragon. Ils arrivèrent à Illueca, qui appartenait à don Martinez de Luna, et là don Pedro de Luna, son frère qui devint cardinal d'Aragon, l'emmena incognito par tout le royaume d'Aragon, jusqu'à ce qu'il le mit sain et sauf au royaume de France. S'il n'avait eu cette compagnie, il est certain que le roi don Enrique aurait été tué ou fait prisonnier. »

Pedro de Luna n'avait pris les armes que par occasion ; il les abandonna définitivement pour se consacrer tout entier à l'étude. Nous le voyons à l'université de Montpellier : « C'est là qu'il devint docteur, occupa la chaire de droit canon à l'applaudissement de tous et fut un fort lettré. »

Pedro de Luna menait une vie austère, il ne pouvait manquer, en raison de son talent d'orateur, de sa subtilité de juriste et de ses connaissances étendues, d'avoir un avancement rapide.

On le voit tour à tour chanoine à Vich, à Tarragone, à Huesca et à Majorque, archidiacre à Tarazona, à Huesca et à Saragosse, prévôt à Valence et sacriste à Tortosa. En 1369, deux ans après la bataille de Najera, il brigue l'évêché de Valence. Il avait pour concurrent Jaime d'Aragon, évêque de Tortosa et fils de l'infant don Pedro. Ce fut un troisième candidat qui fut nommé, Fernando Muñoz.

Les qualités de Pedro ayant attiré l'attention de Grégoire XI, il est appelé à Avignon, et sept ans plus tard il est fait cardinal.

De taille moyenne, d'une nature robuste, Pedro de Luna

était, d'après ses biographes, « subtil, adroit, pénétrant, poli, honnête, prévenant, irréprochable pour les mœurs, toujours ferme et constant dans quelque situation qu'il se trouvât ».

Grégoire XI avait une grande confiance en lui et prenait son avis sur les questions les plus délicates. Il était devenu très vite une des personnalités les plus en vue à la cour d'Avignon.

CHAPITRE II

LE SAINT-SIÈGE EN AVIGNON

LES CIRCONSTANCES QUI ONT AMENÉ LE SAINT-SIÈGE A S'INSTALLER EN AVIGNON. — LES PAPES FRANÇAIS D'AVIGNON. — CATHERINE DE SIENNE AMÈNE GRÉGOIRE XI A RETOURNER A ROME. — SA DÉCONVENUE. — SA MORT.

IL EST indispensable de rappeler comment il se fit que le Saint-Siège quitta Rome pour s'établir en Avignon et y demeura soixante-dix ans.

L'Italie, au début du XIV^e siècle, est en proie aux guerres, déchirée par les factions. La lutte entre Guelfes — partisans du pape — et Gibelins — partisans de l'empereur — est sans merci, on est blanc ou on est noir, on est pour les Orsini ou pour les Colonna. Angevins et Aragonais se disputent Naples et la Sicile.

Le pape Boniface VIII est un homme de science, un juriste qui essaie en vain de faire régner la justice et d'imposer la paix. Il est en conflit avec Philippe le Bel. A Anagni, revêtu des ornements pontificaux, en septembre 1303, il écoute, impassible, les insolences de Nogaret, le commandant des troupes françaises qui ont envahi son palais. Il est giflé par le cardinal Sciarra Colonna, un gibelin ; il est emprisonné. Treize jours plus tard, il sera délivré par les Orsini, mais il ne survivra pas à ces humiliations.

Son successeur, Benoît XI, meurt après un pontificat de huit mois. Les cardinaux entrent en conclave, divisés en deux

partis, l'un soumis aux prétentions de Philippe le Bel et l'autre opposé. Les deux camps sont de force égale, ils sont enfermés depuis huit mois sans avoir pu fixer leur choix. C'est alors que le cardinal de Prato use d'un stratagème pour avoir un pape favorable au roi de France. Il propose au cardinal Gaetani, chef de la faction rivale, de choisir un pontife en dehors du conclave. Un des partis proposera trois noms et l'autre parti en choisira un.

Gaetani pensa que le parti le plus favorisé serait celui qui proposerait les trois candidats. Le cardinal de Prato lui laissa cet avantage, car il savait que parmi les trois figurait Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui était son ami. Bertrand de Got était sujet du roi d'Angleterre, alors duc d'Aquitaine, et passait pour un ennemi déclaré de Philippe le Bel.

Le roi de France eut une entrevue avec l'archevêque de Bordeaux ; il lui proposa de le faire pape à condition que le pape, à son tour, lui accordât certaines grâces. L'accord fut conclu, Bertrand de Got fut élu. Il devint Clément V.

Le nouveau pape, au lieu d'aller se faire couronner à Rome, comme les cardinaux s'y attendaient, les convoqua à Lyon pour la cérémonie de son intronisation. Les Italiens s'aperçurent qu'ils avaient été joués. Clément V fit une promotion de cardinaux qui tous, à l'exception d'un Anglais, étaient Français et déclara que, tant que l'Italie serait déchirée par les luttes civiles, il resterait en France.

S'il était prêt à favoriser la politique française, il voulait éviter d'être un simple instrument entre les mains de Philippe le Bel. Il décida d'aller s'installer en Avignon. Depuis la croisade contre les Albigeois, le Comtat Venaissin était une terre de l'Église ; Avignon, avec la Provence, appartenait au roi de Sicile, feudataire du Saint-Siège, et les papes prétendaient y avoir suzeraineté.

Clément V s'installa dans le couvent des frères prêcheurs, installation toute provisoire, pensait-il, mais l'Italie ne sem-

blait pas se pacifier : Henri de Luxembourg avait été élu empereur, mais, à l'occasion de son couronnement, on se livrait, à Rome, à des batailles furieuses, à des pillages, à des assassinats. Tandis que, dans la Ville éternelle, partisans des Colonna et des Orsini se massacraient impitoyablement, dans toute l'Italie les luttes reprenaient entre Guelfes et Gibelins.

En 1314, Clément V mourut, le conclave se réunit à Carpentras. Mais les cardinaux ne parvinrent pas à se mettre d'accord. La ville était en proie à des troubles et le conclave fut rompu. Deux ans plus tard, il reprit à Lyon. On finit par s'accorder sur un Français, le cardinal Jacques d'Euze, qui était natif de Cahors : ce fut Jean XXII.

C'est alors que la Chrétienté commença d'avoir à sa tête, successivement, plusieurs papes français qui seront tous, d'ailleurs, d'un très grand mérite. Jean XXII, savant et de mœurs austères, était digne de l'élévation à laquelle il fut porté. Il choisit, comme son prédécesseur, Avignon pour résidence et, pendant les dix-huit années de son pontificat, il mènera une vie pleine de sagesse. Mais il essaiera en vain de ramener l'Italie au calme ; Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière se disputent l'Empire, et les Guelfes et les Gibelins sont de plus en plus acharnés. Aussi, il entreprend la construction du palais des Papes : le siège de Pierre voulait s'établir d'une façon durable en Avignon. Jean XXII choisit ses cardinaux parmi les prélats les plus doctes, les plus sérieux et non pas, comme cela arrivait trop souvent avec les Italiens, parmi des princes qui ne songeaient qu'aux intérêts de leur famille ou de leur politique.

Son successeur, Benoît XII, était lui aussi réputé pour sa science et sa piété. C'était un cistercien, et il mourut en odeur de sainteté.

Pierre Roger, son successeur, un Limousin qui prit le nom de Clément VI, était lui aussi célèbre pour ses vertus. Il était entré dans l'ordre de Saint-Benoît dès l'âge de dix ans et avait fait profession au monastère de la Chaise-Dieu.

Il se plut à agrandir le palais d'Avignon, à embellir la ville qu'il ceignit de murailles. Avec lui, la papauté, sur les bords du Rhône, menait une vie fastueuse. Son successeur, Limousin, lui aussi, Innocent VI, fut un juriste éminent et de mœurs austères. Comme les troubles continuent de plus belle à Rome, il y envoie, en qualité de légat, le cardinal d'Albornoz, qui s'était distingué en Espagne dans les guerres contre les Maures avant d'entrer dans l'Église. Albornoz fut un légat botté. Tandis qu'en Italie il reprenait la plupart des villes qui appartenaient au pape, Innocent VI fondait à Villeneuve-lès-Avignon la chartreuse du Val-de-Bénédiction qui existe encore, et où il se rendait souvent en retraite.

Son successeur, Urbain V, se décida, en 1367, à faire le voyage de Rome. Il y séjourna trois ans. Mais, sous prétexte de prévenir une guerre prête à se rallumer entre la France et l'Angleterre, il regagna Avignon.

A sa mort, les cardinaux furent unanimes à élire un nouveau Pierre Roger : c'était le neveu de Clément VI, qui l'avait fait cardinal à dix-huit ans. Il n'en avait encore que trente-neuf, mais ses vertus étaient telles que son élection fut regardée comme un présent du Ciel.

L'Italie était retombée en pleine confusion, Grégoire XI fut amené à frapper Florence d'excommunication, il leva des troupes et en confia le commandement au cardinal Robert de Genève. C'est alors que survint le drame sanglant de Césène. Le légat avait pris ses quartiers d'hiver dans cette ville.

Ses soldats y ayant commis des excès, les habitants se révoltèrent et en tuèrent huit cents. Le cardinal sembla donner raison aux Césenois, les apaisa et les exhorta à mettre bas les armes. Ils obéirent, mais les troupes, réfugiées dans la citadelle, en sortirent et massacrèrent les habitants sans que Robert de Genève pût arrêter leurs violences. Lorsqu'il sera pape, ses adversaires lui reprocheront cet affreux épisode.

Les Florentins chargèrent Catherine de Sienne d'aller intercéder auprès du pape en leur faveur. Cette sainte fille fut

fort bien reçue en Avignon, où elle entretint Grégoire XI de ses révélations. Elle lui représenta la nécessité pour lui de revenir s'installer à Rome, c'était le seul moyen, déclarait-elle, de rétablir la paix en Italie.

Il eut le tort de l'écouter, malgré l'opposition des cardinaux, du roi de France et de ses propres parents qui s'inquiétaient des fatigues du voyage, car sa santé était très précaire.

Beaucoup prévoyaient ce qui allait se passer, Charles V notamment, puisqu'il écrivait au pape : « Vous allez dans un pays où vous n'êtes guère aimé. Si vous y mourez, ce qui est assez vraisemblable, les Romains se rendront maître de la personne de tous les cardinaux et, pour empêcher que la cour de Rome ne retourne à Avignon, ils les forceront, le poignard sur la gorge, à élire un pape italien. »

Grégoire XI se mit en route le 13 septembre 1376, s'embarqua à Marseille et fit son entrée à Rome le 17 janvier suivant. Il fut reçu d'une façon triomphale, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il aurait du mal à affirmer son autorité, malgré les faveurs dont il ne cessait de combler les Romains.

Constatant bientôt que sa présence était vaine, dans un pays indocile, il se décida à repartir. Comme il craignait de ne pouvoir supporter le voyage, il prit des mesures pour assurer, au cas où il viendrait à mourir, la liberté de l'élection pour son successeur et prévenir les violences des Romains. Il publia une bulle par laquelle il prescrivait, s'il mourait avant le mois de septembre, de procéder à l'élection, sans attendre les absents, et même s'il était nécessaire, sans entrer en conclave. Mais déjà les Romains avaient appris sa maladie, et les bannerets, édiles nobles de la ville, s'étant assemblés, avaient pris la décision de forcer le conclave à leur donner un pape ou romain ou italien, afin qu'il ne fût pas tenté de transférer de nouveau le Saint-Siège en France. Ce mécompte ne fit qu'aggraver l'état de Grégoire, et il mourut le 27

mars 1378, à peine âgé de quarante-sept ans, après avoir régné sept années.

*
**

Emile Gebhardt a rendu justice à ces papes d'Avignon : « Limousins ou Gascons, ils favorisèrent l'avancement des connaissances humaines par la fondation d'universités, par leurs rapports libéraux avec les grandes écoles de Paris, de Bologne, de Toulouse, d'Oxford, d'Orléans, par les progrès de la géographie, par l'enseignement des langues lointaines, enseignées aux missions orientales et asiatiques, par le goût qu'ils eurent pour les lettrés, les jurisconsultes, les artistes. Jean XXII, par exemple, tenta d'établir des collèges latins en Arménie et encouragea les médecins ; Clément VI défendait lui-même les juifs contre l'Inquisition, consacrait l'université de Prague et protégeait celle de Florence, faisait orner des peintures de Simone Martini son palais d'Avignon et y donnait des fêtes brillantes ; Urbain V dotait d'écoles la Hongrie et la Pologne ; tous ces pontifes instituaient une tradition qui fut continuée par les meilleurs papes du XV^e siècle. »

Il faut noter que sortant soit du peuple, soit de la bourgeoisie, soit de la petite noblesse, ils n'appartenaient pas à une faction comme la plupart des papes italiens issus des familles princières de la péninsule. Sujets du roi de France, ils surent, en général, sauvegarder leur indépendance. Saint Bernard justifie par avance leur séjour au bord du Rhône : « Quoi de plus connu que l'arrogance et l'orgueil des Romains ? Peuple étranger à la paix et accoutumé à la révolte, peuple récalcitrant et intraitable. » On lit les mêmes plaintes, deux ans avant le schisme, dans *Le Songe du Verger* : « C'est à cause des démérites du peuple romain que le Sauveur lui a préféré la France. Le Romain rongé toujours et, quand il ne peut ronger, il se prend à haïr. Neuf fois les papes ont été chassés de la Ville éternelle, neuf fois nos rois

les ont rétablis. La France est le refuge des papes, Rome est leur ruine. Ces païens incorrigibles sont les descendants impénitents des meurtriers de saint Pierre et de saint Paul. »

Certes, si les papes d'Avignon ont eu à lutter contre les empereurs, contre les Romains, contre les villes d'Italie continuellement déchirées par les guerres civiles, ils ont eu aussi à redresser toutes les thèses étranges et dangereuses qui circulaient alors dans les collèges et les universités. Déjà, couvait l'esprit de Réforme. Le dominicain Jean de Paris attaque la puissance temporelle de l'Église, tandis que Marsile de Padoue sape l'autorité spirituelle du pape. A Oxford, Jean Wiclef soutient des doctrines dont héritera Jean Hus.

La mort de Grégoire XI à Rome allait permettre à toutes les passions de se manifester, le schisme allait dénoncer les abus du régime ecclésiastique et généraliser un esprit réformateur. Grégoire avait eu raison, sur son lit de mort, de mettre en garde contre ces personnes de l'un et l'autre sexe qui, « sous couleur de prétendues révélations, proposaient leurs visions pour règle de la conduite qu'on devait tenir dans le gouvernement de l'Église ». Ne visait-il pas sainte Brigitte de Suède, sainte Catherine de Sienne et Pierre d'Aragon, qui allaient, en suscitant le Grand Schisme, ébranler les assises de la papauté ?

CHAPITRE III

L'ÉLECTION D'URBAIN VI

LES ROMAINS FONT PRESSION SUR LES CARDINAUX POUR L'ÉLECTION D'UN PAPE ROMAIN OU ITALIEN. — LE CONCLAVE SE RÉUNIT DANS LE TUMULTE ET SOUS LES MENACES. — LES CARDINAUX ÉLISENT UN ITALIEN POUR SAUVER LEUR VIE. — L'INTRONISATION FICTIVE DE TIBALDESCHI. — PRIGNANO APPREND QU'IL EST ÉLU.

LE 19 mars 1378, Grégoire XI, sentant la mort venir, avait donc validé par avance toute élection qui réunirait, même dans des circonstances assez anormales, une majorité provisoire du Sacré Collège ; en outre, il défendit au châtelain du Château Saint-Ange, Pierre Gandelin, de livrer à qui que ce fût les clefs de la forteresse sans un ordre des cardinaux restés en Avignon.

Il était mort le 27. Dès le lendemain, les Romains avaient manifesté leur désir de voir les cardinaux élire un pape romain ou italien. Le cardinal de Glandève, Bertrand Lagier, sortait de l'église Sainte-Cécile, où il venait de dire la messe, quand trois cents Transtévérins l'entourèrent. Un d'eux le harangua : « Nous venons, comme tes petits enfants, te prier, toi et les cardinaux, de daigner élire un pape romain ou italien, car voilà bien soixante-huit ans que cette cité est veuve. Depuis la mort du pape Boniface, la France se gorge de l'or romain. Notre tour est venu à présent, nous voulons nous gorger de l'or français. »

Le corps de Grégoire XI avait été déposé dans l'église Sainte-Marie Nouvelle au Forum, aujourd'hui Sainte-Françoise Romaine, où se trouve toujours son tombeau. Les cardinaux se réunissaient tous les jours dans cette église pour y célébrer un service à l'intention du défunt pape. Les bannereaux venaient les y relancer, insistant pour que le pape fût pris parmi les prélats romains ou italiens. Ils commençaient, respectueusement, par présenter d'excellents arguments pour finir par la menace de troubles possibles.

Le désordre commençait déjà, des clameurs accueillant les cardinaux quand ils passaient dans les rues. Ils étaient apostrophés : « Vous nous donnerez un pape italien ou romain, sinon tous les cardinaux d'outre-monts seront écharpés », cria-t-on à un évêque de Limoges.

De tout temps, les Romains avaient eu la prétention de prendre une part active aux délibérations des conclaves et d'imposer leurs préférences. Le jeu était mené d'habitude par les familles nobles de Rome qui mobilisaient la plèbe et leurs partisans. Les Colonna du Capitole s'opposaient aux Orsini du Château Saint-Ange, les Pierleoni de l'île du Tibre aux Gaetani fortifiés dans le tombeau de Cæcilia Metella.

Mais cette fois il ne s'agissait plus de rivalités familiales, tout le peuple était unanime pour imposer un pape italien qui ramènerait la prospérité.

Des gens de la Campanie, des montagnards de la Sabine s'étaient répandus dans Rome, et notamment dans le Borgo, campant dans les rues et sur les places, assourdissant la ville de leurs fifres et de leurs tambours. Ils faisaient ripaille, se promettaient de piller bientôt, comme c'était l'usage, la demeure du futur élu, et même celles de ses électeurs. Les nobles avaient dû quitter la ville dans les trois jours, et il n'avait même pas été fait d'exception pour les comtes de Fondi et de Nole, officiers de l'Église, à qui les cardinaux auraient pu confier la garde du conclave.

Un des bannerets, élu capitaine, fut chargé de cet office. Il nomma lui-même quatre connétables qui jurèrent, avec lui le matin du 7 avril, de protéger le Sacré Collège contre tous actes de violence et de pression. Serment que prêtèrent également les trois prélats chargés de les assister : les évêques de Todi, de Tivoli et de Marseille.

Un héraut sonnait de la trompette, accompagné de trois autres cavaliers, vint annoncer solennellement, place Saint-Pierre, que défense sous peine de mort était faite, de la part du sénateur et des bannerets, de troubler l'ordre public. Puis, en présence du bourreau, ils placèrent sur une colonne de marbre divers instruments de supplice, un billot et une hache.

Ces menaces de répression n'empêchèrent pas la panique de gagner une partie de la population, et tous ceux qui appartenaient à la cour romaine prirent la précaution de mettre leurs biens à l'abri, soit à l'Ara-Coeli, soit ailleurs ; toute la journée, sur le pont Saint-Ange, on vit un défilé de gens qui emportaient des ballots. De nombreux prélats cherchèrent un asile dans des couvents ou chez des amis. Le cardinal Pedro de Luna dicta son testament, Bertrand Lagier se fit accompagner de son confesseur, Robert de Genève endossa, sous son rochet, le haubert de bataille qu'il avait porté quand il commandait les troupes papales en qualité de légat. Et si le cardinal d'Aigrefeuille et celui de Poitiers firent des adieux attendris à leurs serviteurs et amis, quelques autres, le cardinal de Bretagne, le cardinal de Viviers, avaient confiance dans le serment des bannerets.

Les historiens les plus qualifiés du Grand Schisme, Noël Valois et Salembier, font remarquer que les cardinaux ne se sont pas opposés au départ des nobles, ils pouvaient compter sur l'appui des Colonna, des Orsini, des Gaetani et des Savelli. Ils pouvaient, en outre, faire appel aux bandes de routiers au service de la papauté qui campaient aux portes de Rome. Mais ils connaissaient la haine que ces routiers, pour la plupart Bretons, inspiraient aux Romains et, tout en

craignant des troubles, ils n'en attendaient pas une violence excessive.

Ils auraient pu encore se réfugier au Château Saint-Ange, dont la garnison était d'un dévouement éprouvé, mais on se borna à en parler comme d'une extrémité.

Le 6 avril, neuf jours après la mort de Grégoire XI et date fixée pour l'ouverture du conclave, la foudre, au cours d'un orage, tomba, dans le Vatican, sur la cellule destinée au cardinal d'Aragon.

Certains pensèrent que Pedro de Luna était désigné par le Ciel. Le conclave fut reculé d'un jour afin qu'on pût, en hâte, réparer les dégâts. Le mercredi 7 avril, les cardinaux entrèrent donc en conclave après la fin des vêpres, de quatre heures à cinq heures et demie du soir. Une foule compacte, évaluée à vingt mille personnes et composée de curieux, de femmes, d'hommes armés, remplissait la place Saint-Pierre, le parvis, les degrés de la basilique. D'autres s'entassaient aux fenêtres, sur les toits des maisons voisines et dans la vigne qui bordait le palais.

Il ne s'agissait pas, bien entendu, du Saint-Pierre que nous voyons aujourd'hui, qui date de la Renaissance, mais de la basilique de Constantin, précédée de son atrium avec, sur la façade, une loggia à trois étages d'arcades et flanquée d'un palais aux allures de forteresse : murs crénelés et tours semblables à des clochers romans.

Chaque fois qu'un cardinal apparaissait, la foule faisait haie sur son passage en criant : « *Romano lo volemo o almeno italiano !* » Le dernier à franchir la porte du Vatican fut le vieux cardinal Francesco Tibaldeschi, un goutteux qui était porté par ses domestiques.

Un hourvari accueillit Pedro de Luna, il fit bonne contenance, de même que Guy de Malesset. Guillaume Noëlle, en revanche, se montra ému des injures. « Vous serez mis en pièces », clamait la foule.

Il est incontestable que ces menaces ont pesé sur la déci-

sion des cardinaux, très divisés, qui n'avaient pas encore fait leur choix.

Il y avait, d'abord, la faction limousine, composée de Jean de Gros, cardinal de Limoges, Guillaume d'Aigrefeuille, Pierre de Vergne, Géraud du Puy, Guy de Malesset, auxquels se joignaient Pierre de Sortenac et Guillaume Noëllet.

La faction française était composée de Hugues de Montalais, de Robert de Genève, de Pierre Flandrin, de Bernard Lagier et de Pedro de Luna.

Enfin, le parti italien ne comptait que quatre cardinaux : Corsini, cardinal de Florence, Tibaldeschi, cardinal de Saint-Pierre, Brossano, cardinal de Milan, et Jacopo Orsini.

Les Limousins présentaient Guy de Malesset et Pierre de Sortenac, les Français soutenaient Pierre Flandrin, et les Italiens, Pietro Corsini, de Florence, et Simone Brossano, de Milan.

Les Français avaient fait des ouvertures aux Italiens pour se liguier ensemble contre les Limousins et dans le dessein de faire passer un des leurs ; il est possible que certains d'entre eux, Montalais, Robert de Genève et Pedro de Luna, aient même envisagé l'élection d'un prélat italien et, de préférence à un cardinal, un prélat qui ne fit point partie du Sacré Collège : par exemple l'archevêque de Bari. Était-ce une feinte de leur part ou une attitude sincère ? Il semble que des avances aient été faites à ce prélat, Bartolomeo Prignano, avant l'entrée en conclave. Lui-même avait intrigué pour se rendre populaire à Rome et accroître la faveur dont il jouissait auprès de la plupart des cardinaux. Il avait longtemps vécu à la cour d'Avignon, suppléé, à la chancellerie, le cardinal de Pampelune. En outre, Bari appartenait à un royaume italien, mais d'une dynastie angevine. Le clergé du royaume de Naples avait donc toutes les sympathies des Français.

La réputation dont jouissait alors Prignano était celle d'un prélat de mœurs austères, plein d'humilité et de dévotion.

de désintéressement, de zèle pour la justice. Son attitude, après son élection, prouva qu'il avait su faire violence à son caractère pour sembler plus digne de la tiare. Mais, alors, comme l'Italien le plus apte à monter sur le trône pontifical, il bénéficiait d'un préjugé favorable. Les cardinaux firent leur entrée dans le Vatican, précédés du sénateur qui les conduisait jusqu'à la porte du palais, une barrière ne s'ouvrant que pour livrer passage au personnel de la cour romaine.

Mais les sergents d'armes de la garde pontificale ayant été remplacés par des Romains, ceux-ci laissèrent passer toutes sortes de gens et parmi eux l'archevêque de Bari, des officiers et des hommes armés.

Le conclave avait été préparé dans le premier étage du Vatican. Il se composait d'un vestibule, de deux chapelles et des cellules destinées aux cardinaux ou à leurs conclavistes. Un escalier donnait sur la cour du palais, mais la porte en avait été murée ; deux entrées restèrent libres pour les cardinaux conclavistes et leurs amis qui étaient venus, selon l'usage, recevoir le baiser d'adieu, mais aussi pour une masse de soixante-dix personnes, composée de laïcs, d'officiers et d'hommes d'armes qui apostrophaient les cardinaux. Un Romain tirait le cardinal de Poitiers par sa robe en lui disant : « Rappelez-vous que nous voulons un pape romain, ou, pour le moins, italien, car voici longtemps que vous tenez la papauté, vous autres. »

Enfin, à force de prières, Guillaume de la Voulte, évêque de Marseille, un des trois gardes du conclave, réussit à faire évacuer presque entièrement les locaux. Mais, au moment où il venait de fermer une des portes, la clef lui fut arrachée des mains. Il réussit à se la faire rendre, mais il oublia de fermer la seconde et s'alla réfugier dans la chambre qu'il occupait hors de l'enceinte, où il resta enfermé deux ou trois heures.

Le sénateur et quelques officiers continuaient de s'entre-

tenir avec les cardinaux, attendant les chefs de quartiers, les *caporioni*. Il était sept ou huit heures du soir, et déjà la clochette du conclave avait annoncé aux prélats qu'ils devaient se retirer dans leurs cellules respectives lorsque les *caporioni* apparurent, au nombre de treize, portant leurs armes et escortés de nombreux Romains. Les cardinaux, en train de prendre des rafraîchissements, furent aussitôt amenés dans une des chapelles. Les officiers municipaux mirent respectueusement genou en terre, puis, lorsqu'ils furent invités à se relever, ils déclarèrent :

« C'est par miracle de la Providence que le pape Grégoire est venu mourir en cette sainte cité et que vous vous trouvez ici, seigneurs, pour élire un souverain pontife. Nous ne vous répéterons pas ce qui a déjà été dit. Mais, jusqu'à présent, vous ne nous avez donné que des réponses vagues : nous en voulons de plus précises. Nommez-nous un pape romain ou italien ; sinon votre vie et la nôtre seront en danger, tellement ce peuple s'est mis en tête d'obtenir ce qu'il souhaite. Evitez ainsi un grand, un irréparable scandale. »

Il appartenait au cardinal de Florence, en sa qualité de prieur des cardinaux évêque, de répondre, et il prononça quelques mots sur l'étrangeté du procédé, sur les dangers de la situation et sur l'intention des cardinaux de faire en faveur des Romains tout ce que leur conscience autorisait.

Mais le cardinal d'Aigrefeuille, prieur des cardinaux prêtres, montra plus d'énergie. « Seigneurs Romains, dit-il, vous nous pressez d'étrange sorte. Comprenez donc, je vous prie, que moi, par exemple, je ne puis engager la conscience de mes seigneurs ; et que, de leur côté, ils ne sauraient disposer de ma voix. Vous réussirez, tout au plus, à vicier l'élection. »

Enfin le cardinal Orsini, prieur des cardinaux diacres, fut encore plus formel : « Mes enfants, vous voulez donc faire un schisme ? Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'élire un maître de cabaret ? »

Les *caporioni* furent peu satisfaits de ces réponses, mais, voyant qu'ils n'obtiendraient rien d'autre, après s'être consultés, ils se retirèrent.

La nuit était venue, et les cardinaux pensaient être enfin tranquilles lorsque les Romains voulurent faire une perquisition dans toutes les parties du palais pour s'assurer que des soldats n'y étaient pas cachés. L'évêque de Marseille dut leur donner son trousseau de clefs ; enfin, vers neuf ou dix heures, il se mit en devoir de faire murer la dernière porte du conclave. Mais, soit que les matériaux et les outils fissent défaut, ou soit mauvaise volonté, on se contenta de fermer cette porte à clef et de la renforcer par deux grosses traverses de bois. Un guichet, ménagé dans cette porte, permettait de correspondre avec les personnes enfermées au conclave et de leur passer des vivres.

Les cardinaux dormirent peu cette nuit-là. Dans une salle au-dessous, les soldats romains avaient allumé un grand feu sans se préoccuper des risques d'incendie.

Dans le palais même, ce n'étaient qu'allées et venues, des gens avaient défoncé les tonneaux de vin et s'enivraient. Au-dehors, sur la place Saint-Pierre et dans les cabarets environnants, le peuple festoyait et dansait en poussant les habituels : « *Romano ! Romano ! Romano lo volemo o Italiano !* »

Le lendemain matin, un peu avant le lever du soleil, la clochette d'une des chapelles retentit dans le silence, car le tapage avait cessé. Les cardinaux commencèrent à réciter leurs heures et entendirent la messe du Saint-Esprit, puis la messe de la férie. Mais alors le vacarme reprit. Le tocsin se faisait entendre du côté du Capitole, puis ce furent les cloches de Saint-Pierre, accompagnées de clameurs furieuses. Géraud du Puy fit monter un de ses serviteurs sur le toit, et celui-ci vit la place couverte de monde, la foule accourait de toutes parts.

Tandis que, dans la chapelle, le cardinal de Florence

prononçait une allocution aux cardinaux, le tapage redoubla, le pauvre Pierre Corsini, effrayé, ne trouvait plus ses mots. A ce moment, on vint dire que l'évêque de Marseille demandait à travers le guichet à parler immédiatement aux trois prieurs. Accompagné d'Aigrefeuille, Orsini lui cria : « Que pensez-vous faire, maudits ? Vous vous figurez obtenir un pape de cette façon ? Vous allez allumer dans Rome un feu qui ne s'éteindra qu'après avoir tout consumé ! »

Au-dehors, le peuple, de plus en plus excité, répondait :

« Nous voulons un pape romain ou italien ! »

Et l'évêque de Marseille, plein de frayeur, les conjura :

« Seigneurs, seigneurs, dépêchez-vous ! Vous risquez d'être mis en pièces si vous ne vous hâtez pas d'élire un pape italien ou romain. Nous qui sommes au-dehors, nous jugeons bien mieux du péril que vous-mêmes. »

Aigrefeuille, en retournant vers la chapelle, tira le cardinal Orsini par le manteau et lui déclara :

« Plutôt élire le diable que mourir ! »

Et, après avoir répété devant ses collègues les paroles de l'évêque de Marseille, il conclut :

« Voyez dans quel péril nous sommes. Que faire ? »

Les cardinaux ne tenaient pas à se faire massacrer, leur sacrifice ne pouvait que nuire à la défense de la foi, entraîner le schisme et l'anarchie. Ils étaient amenés, tout naturellement à envisager, parmi les candidats papables, « ceux qui remplissaient la condition exigée par la foule ». Cela excluait, bien entendu, les Français ou Limousins les mieux placés.

Après avoir délibéré pendant une demi-heure, les cardinaux décidèrent de donner satisfaction au peuple, et Aigrefeuille déclara :

« Monseigneur de Florence, vous être notre prier, allez faire cette promesse.

— Non pas, elle est contraire à notre liberté. Puis, supposez qu'on ne la tienne pas, je risquerais ma vie. »

Mais Florence, entraîné par Aigrefeuille qui lui tenait la

main gauche et Orsini la main droite, fut conduit vers la porte. Comme il refuse de parler, Orsini cria à travers le guichet :

« Tenez-vous tranquilles, je vous promets que demain, avant tierce, vous aurez un pape romain ou italien. »

Mais la foule semblait trouver ce terme trop éloigné, Aigrefeuille ajouta donc :

« Restez en paix, je vous promets qu'avant la fin du jour vous aurez un pape romain ou italien. »

Le guichet se referma, et les cardinaux prieurs regagnèrent la chapelle.

Maintenant il fallait tenir parole. Les cardinaux se promenaient de long en large en cherchant une solution. Orsini proposa de contenter les Romains par une élection simulée. Un simple frère mineur jouerait le rôle du pape devant la foule.

Mais les inconvénients de cette comédie étaient grands, et Pedro de Luna engagea Limoges à voter pour Prignano, Limoges consulta Aigrefeuille, et tous deux appelèrent Poitiers, qui eut un conciliabule avec le cardinal de Milan. On fit le compte des voix et on trouva que l'archevêque de Bari semblait réunir les deux tiers des suffrages. Aussi Aigrefeuille s'écria :

« Allons siéger ! Dépêchons-nous ! M'est avis que nous allons tout de suite avoir un pape. »

Les cardinaux s'étant assis, il pressa Corsini :

« Monseigneur de Florence, vite, nommez quelqu'un. Il n'est point nécessaire d'attendre davantage. »

Florence, comme à regret, prononce le nom de Tibaldeschi, en ajoutant que, n'était la promesse faite aux Romains et la frayeur qu'ils lui inspirent, il donnerait sa voix à un cardinal d'outre-monts.

Limoges se déclare contre le cardinal de Saint-Pierre, trop vieux et trop fatigué, contre celui de Florence qui appartenait à une cité ennemie du Saint-Siège, contre celui de Milan,

compatriote de Bernabo Visconti, contre Orsini, à cause de son jeune âge, et il conclut en donnant sa voix à l'archevêque de Bari.

Après lui, Aigrefeuille déclare :

« Je choisis l'archevêque de Bari pour pape et pontife de Rome. »

A part quelques exceptions, les autres cardinaux suivent son exemple. Et notamment le cardinal de Bretagne qui dit :

« Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. »

Orsini, plus courageux, déclare qu'il s'abstiendra de voter tant qu'il ne jouira pas de sa pleine indépendance, il estime une pareille élection sans valeur, il n'accepterait pas, pour sa part, d'être élu dans de telles conditions.

Enfin le cardinal de Saint-Ange, paralysé par la frayeur, se borne à dire :

« Si vous le voulez, je le nomme. »

Puis le cardinal de Florence se rallie à son tour.

L'élection était assurée par une franche majorité, mais, si un certain nombre de cardinaux avaient souligné qu'ils votaient *librement* pour Bari, les autres ne votaient qu'à leur corps défendant. Ils voyaient là un moindre mal.

On ajourna la publication des votes, d'abord pour s'assurer du consentement de l'élu et aussi pour soustraire au pillage la vaisselle et les ornements. Les conclavistes s'empresment d'entasser dans une cachette ménagée derrière l'autel de la seconde chapelle des caisses remplies d'objets précieux.

Vers neuf heures du matin, l'évêque de Marseille derechef réclama par le guichet les trois cardinaux prieurs. La promesse précédente n'avait pas calmé la foule ni les bannerets qui revenaient importuner les gardes du conclave.

« Révérends seigneurs, dit l'évêque de Marseille, dépêchez-vous de donner à ces Romains la consolation d'un pape romain ou italien. »

Aussitôt des clameurs retentirent : « *Romano lo volemo !* »
Seules quelques voix ajoutent : « *O Italiano !* »

« Écoutez, Romains, écoutez ! » s'évertue à crier Orsini, mais les cris redoublent, il s'impatiente et leur lance : « Allez-vous-en, cochons de Romains, vous nous assommez. Vous autres, faites retirer la foule. Si je sortais d'ici avec un bâton, comme je vous jetterais dehors ! »

Un Romain, attaché à la maison d'Orsini, s'approcha du guichet et supplia le cardinal, pour l'amour de Dieu, de ne pas se faire tuer.

Enfin, le silence s'étant rétabli, Aigrefeuille put prononcer quelques paroles d'apaisement, tandis qu'Orsini autorisait le banneret Nardo à promettre, de la part des cardinaux, un pape italien ou romain.

Comme le banneret insistait, Orsini lui prit la main :

« Si c'est faux, je consens à être coupé en morceaux. Allez, seigneurs romains, conclut-il, avant vêpres, vous aurez quelqu'un qui vous plaira. »

Puis il passa à l'évêque de Marseille un papier sur lequel étaient écrits les noms de sept prélats italiens, dont celui de Prignano, et lui demanda de les faire venir.

On referma le guichet. Mais les gardes et les officiers qui étaient là avaient eu le temps de remarquer, par l'ouverture et aussi par un trou pratiqué dans le battant de la porte, l'agitation qui régnait à l'intérieur du conclave : on pliait des vêtements, des couvertures. Ils en déduisirent que l'élection du nouveau pape était déjà faite.

Les paroles des cardinaux prieurs n'avaient eu aucune action sur la foule qui continuait à hurler : « *Romano lo volemo, romano, se non che tutti li occideremo.* » Les bannerets revinrent à la charge :

« C'est trop long ! Le peuple perd patience, il veut nous écharper. Dites aux cardinaux de se dépêcher, et même dites-leur d'élire un pape romain : c'est le seul moyen qu'ils aient de conjurer le danger. »

L'évêque de Marseille rouvre le guichet et rappelle les

cardinaux. La foule s'entasse devant la porte du conclave en criant :

« *Se non lo avemo tutti li occideremo.* »

— Ecoutez-moi, répond Orsini, si vous n'avez pas avant vêpres un pape selon vos vœux, coupez-moi en morceaux. »

Mais les cris redoublent :

« *Romano !* »

Les cardinaux purent croire alors que, d'avoir élu un pape italien, ce n'était plus suffisant.

Les sept prélats qu'Orsini avait mandés arrivaient. L'un d'eux pourtant ne s'était pas senti le courage d'affronter la foule. Il s'appelait Tomaso degli Ammanati. Il commença par s'excuser sur l'absence de monture et ne s'exécuta qu'à la troisième sommation. Il dut fendre les rangs d'une foule bruyante, passer, dans le vestibule, au milieu des flaques de vin, gravir l'escalier en essuyant les quolibets des montagnards, mais, tout près du but, il perdit la tête et, passant par Saint-Pierre, courut s'enfermer chez lui.

Quant aux autres prélats, ils se présentèrent sans encombre, une accalmie ayant suivi la dernière promesse.

C'était l'heure du dîner. Les six prélats italiens, restés bien entendu hors de clôture, se mirent à table avec l'évêque de Marseille, dans l'appartement réservé à celui-ci, et devisèrent de la situation tout en mangeant de fort bonne humeur.

« De deux choses l'une, déclare Guillaume de la Voulte, ou ils ne sont pas d'accord et veulent vous prendre pour arbitres, ou le pape est élu, et c'est l'un d'entre vous. »

Là-dessus, il se recommande à la bienveillance de ses convives, mais Prignano étant le plus papable des six, c'est à lui que vont les prévenances et les adulations. Il semble d'ailleurs se douter de la chance qui lui est échue.

A l'intérieur du conclave, les cardinaux se sont aussi attablés par groupes de trois ou quatre. Mais ils parlent de tout autre chose que de l'élection, leurs domestiques sont là, et ils ont promis le secret.

Le cardinal de Glandève se borne à dire au doyen Fernando Perez :

« Je veux que vous le sachiez, j'ai agi par crainte de la mort. N'avez-vous pas vu le péril où nous nous trouvions ? »

Quand ils se lèvent de table, la plupart des cardinaux se dirigent vers la chapelle. C'est alors que l'un d'eux, sans doute le vieux Tibaldeschi, propose de profiter du calme revenu pour réélire Prignano. Saint-Ange timoré refuse. Un autre cardinal demande : « Sommes-nous toujours d'accord et du même avis ? » Ceux qui sont présents répondent affirmativement.

Trois cardinaux, encore à table, ne prennent pas part à cet entretien, qui ne peut d'ailleurs être considéré comme une confirmation d'élection.

Au-dehors, le calme, tout relatif, allait cesser, et le tumulte ayant repris, Orsini se mit à l'une des fenêtres du conclave qui donnait sur la seconde cour du Vatican.

« Taisez-vous, cria-t-il, vous avez un pape.

— Qui donc ?

— Allez à Saint-Pierre. »

Une partie des Romains comprit que le nouveau pape était le cardinal de Saint-Pierre et ils coururent à la maison de Tibaldeschi pour la piller. D'autres insistèrent pour savoir si le nouveau pape était Romain. Orsini se contenta de promener un ongle sur ses dents, la foule comprit que c'était non, sa colère éclata :

« En dépit de Dieu même, nous voulons un Romain. »

Certains parlaient de mettre en pièces le sénateur, les bannerets et les cardinaux, et déjà la foule lançait, contre les fenêtres, des pierres et des bâtons.

Bientôt, des coups d'épée, de pique, de hoyau ébranlent les portes murées, des coups de hache fendent les panneaux de bois. Les ouvertures s'élargissent malgré les protestations des conclavistes. Orsini essaie encore de haranguer la foule :

TABLE DES MATIÈRES

303 CHAPITRE XXII
 358 ÉLECTION DE MARTIN V
 407 CHAPITRE XXIII
 457 RETRANCHE DU MONDE
 514 CHAPITRE XXIV
 574 SEULE LA MORT
 630 CHAPITRE XXV
 680 MAIS LE SCISME CONTINUE
 730 CHAPITRE XXVI

LIBRAIRIE HACHETTE
 Paris - N° 4199
 Dépôt légal : 1^{er} trim. 1955

Imprimé
 en France

Imprimerie CRÉTÉ
 Corbeil-Essonnes (S.-et.-O.)
 N° 6235-1-5-19 55

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

